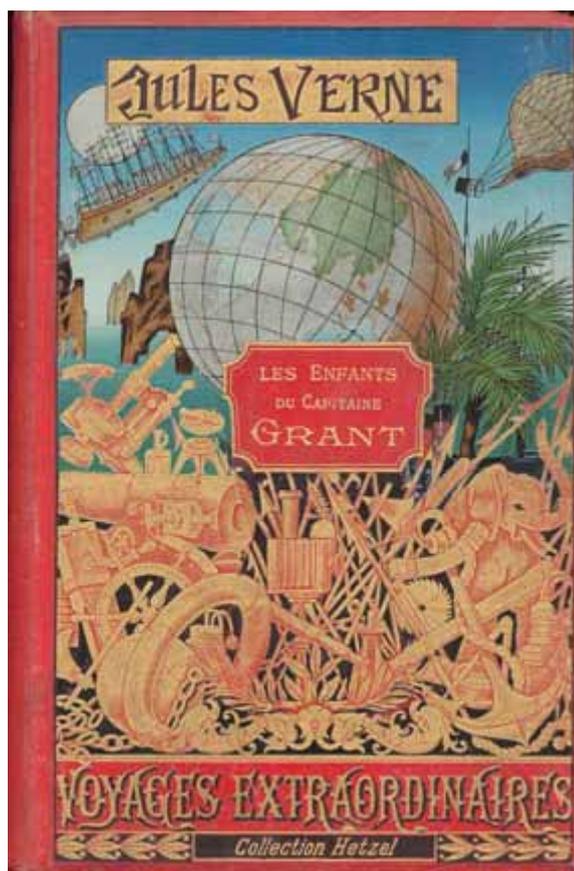




Jules Verne

# LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

(1868)



---

## Table des matières

---

PREMIÈRE PARTIE.....	5
Chapitre I <i>Balance-fish</i> .....	5
Chapitre II <i>Les trois documents</i> .....	13
Chapitre III <i>Malcolm-Castle</i> .....	23
Chapitre IV <i>Une proposition de lady Glenarvan</i> .....	31
Chapitre V <i>Le départ du « Duncan »</i> .....	39
Chapitre VI <i>Le passager de la cabine numéro six</i> .....	46
Chapitre VII <i>D'où vient et où va Jacques Paganel</i> .....	57
Chapitre VIII <i>Un brave homme de plus à bord du « Duncan »</i>	65
Chapitre IX <i>Le détroit de Magellan</i> .....	75
Chapitre X <i>Le trente-septième parallèle</i> .....	87
Chapitre XI <i>Traversée du Chili</i> .....	99
Chapitre XII <i>À douze mille pieds dans les airs</i> .....	108
Chapitre XIII <i>Descente de la cordillère</i> .....	118
Chapitre XIV <i>Le coup de fusil de la providence</i> .....	131
Chapitre XV <i>L'espagnol de Jacques Paganel</i> .....	141
Chapitre XVI <i>Le rio-Colorado</i> .....	151
Chapitre XVII <i>Les pampas</i> .....	165
Chapitre XVIII <i>À la recherche d'une aiguade</i> .....	178
Chapitre XIX <i>Les loups rouges</i> .....	191
Chapitre XX <i>Les plaines argentines</i> .....	206
Chapitre XXI <i>Le fort indépendance</i> .....	216
Chapitre XXII <i>La crue</i> .....	227
Chapitre XXIII <i>Où l'on mène la vie des oiseaux</i> .....	240
Chapitre XXIV <i>Où l'on continue de mener la vie des oiseaux</i>	252
Chapitre XXXV <i>Entre le feu et l'eau</i> .....	264
Chapitre XXVI <i>L'Atlantique</i> .....	275

DEUXIÈME PARTIE .....	287
Chapitre I <i>Le retour à bord</i> .....	287
Chapitre II <i>Tristan d'Acunha</i> .....	300
Chapitre III <i>L'île Amsterdam</i> .....	310
Chapitre IV <i>Les paris de Jacques Paganel et du major Mac Nabbs</i> .....	319
Chapitre V <i>Les colères de l'océan Indien</i> .....	335
Chapitre VI <i>Le cap Bernouilli</i> .....	348
Chapitre VII <i>Ayrton</i> .....	360
Chapitre VIII <i>Le départ</i> .....	374
Chapitre IX <i>La province de Victoria</i> .....	384
Chapitre X <i>Wimerra river</i> .....	394
Chapitre XI <i>Burke et Stuart</i> .....	406
Chapitre XII <i>Le railway de Melbourne à Sandhurst</i> .....	417
Chapitre XIII <i>Un premier prix de géographie</i> .....	429
Chapitre XIV <i>Les mines du mont Alexandre</i> .....	443
Chapitre XV « <i>Australian and New Zealand gazette</i> » .....	456
Chapitre XVI <i>Où le major soutient que ce sont des singes</i> .....	467
Chapitre XVII <i>Les éleveurs millionnaires</i> .....	481
Chapitre XVIII <i>Les alpes australiennes</i> .....	496
Chapitre XIX <i>Un coup de théâtre</i> .....	510
Chapitre XX <i>Aland ! Zealand !</i> .....	524
Chapitre XXI <i>Quatre jours d'angoisse</i> .....	537
Chapitre XXII <i>Eden</i> .....	551
TROISIÈME PARTIE.....	564
Chapitre I <i>Le macquarie</i> .....	565
Chapitre II <i>Le passé du pays où l'on va</i> .....	577
Chapitre III <i>Les massacres de la Nouvelle-Zélande</i> .....	587
Chapitre IV <i>Les brisants</i> .....	597
Chapitre V <i>Les matelots improvisés</i> .....	609

Chapitre VI <i>Où le cannibalisme est traité théoriquement.....</i>	620
Chapitre VII <i>Où l'on accoste enfin une terre qu'il faudrait éviter .....</i>	629
Chapitre VIII <i>Le présent du pays où l'on est .....</i>	640
Chapitre IX <i>Trente milles au nord.....</i>	652
Chapitre X <i>Le fleuve national .....</i>	663
Chapitre XI <i>Le lac Taupo .....</i>	676
Chapitre XII <i>Les funérailles d'un chef maori.....</i>	690
Chapitre XIII <i>Les dernières heures .....</i>	701
Chapitre XIV <i>La montagne tabou .....</i>	714
Chapitre XV <i>Les grands moyens de Paganel.....</i>	730
Chapitre XVI <i>Entre deux feux .....</i>	741
Chapitre XVII <i>Pourquoi le « Duncan » croisait sur la côte est de la Nouvelle-Zélande.....</i>	753
Chapitre XVIII <i>Ayrton ou Ben Joyce.....</i>	764
Chapitre XIX <i>Une transaction .....</i>	773
Chapitre XX <i>Un cri dans la nuit .....</i>	786
Chapitre XXI <i>L'île Tabor .....</i>	799
Chapitre XXII <i>La dernière distraction de Jacques Paganel ..</i>	812
Bibliographie.....	817
À propos de cette édition électronique.....	820

# PREMIÈRE PARTIE

## Chapitre I *Balance-fish*

Le 26 juillet 1864, par une forte brise du nord-est, un magnifique yacht évoluait à toute vapeur sur les flots du canal du nord. Le pavillon d'Angleterre battait à sa corne d'artimon ; à l'extrémité du grand mât, un guidon bleu portait les initiales E G, brodées en or et surmontées d'une couronne ducale. Ce yacht se nommait le *Duncan* ; il appartenait à lord Glenarvan, l'un des seize pairs écossais qui siègent à la chambre haute, et le membre le plus distingué du « royal-thames-yacht-club », si célèbre dans tout le royaume-uni.

Lord Edward Glenarvan se trouvait à bord avec sa jeune femme, lady Helena, et l'un de ses cousins, le major Mac Nabbs.

Le *Duncan*, nouvellement construit, était venu faire ses essais à quelques milles au dehors du golfe de la Clyde, et cherchait à rentrer à Glasgow ; déjà l'île d'Arran se relevait à l'horizon, quand le matelot de vigie signala un énorme poisson qui s'ébattait dans le sillage du yacht.

Le capitaine John Mangles fit aussitôt prévenir lord Edward de cette rencontre. Celui-ci monta sur la dunette avec le major Mac Nabbs, et demanda au capitaine ce qu'il pensait de cet animal.

« Vraiment, votre honneur, répondit John Mangles, je pense que c'est un requin d'une belle taille.

– Un requin dans ces parages ! s'écria Glenarvan.

– Cela n'est pas douteux, reprit le capitaine ; ce poisson appartient à une espèce de requins qui se rencontre dans toutes

les mers et sous toutes les latitudes. C'est le « balance-fish », et je me trompe fort, ou nous avons affaire à l'un de ces coquins-là ! Si votre honneur y consent, et pour peu qu'il plaise à lady Glenarvan d'assister à une pêche curieuse, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

– Qu'en pensez-vous, Mac Nabbs ? dit lord Glenarvan au major ; êtes-vous d'avis de tenter l'aventure ?

– Je suis de l'avis qu'il vous plaira, répondit tranquillement le major.

– D'ailleurs, reprit John Mangles, on ne saurait trop exterminer ces terribles bêtes. Profitons de l'occasion, et, s'il plaît à votre honneur, ce sera à la fois un émouvant spectacle et une bonne action.

– Faites, John, » dit lord Glenarvan.

Puis il envoya prévenir lady Helena, qui le rejoignit sur la dunette, fort tentée vraiment par cette pêche émouvante.

La mer était magnifique ; on pouvait facilement suivre à sa surface les rapides évolutions du squalo, qui plongeait ou s'élançait avec une surprenante vigueur. John Mangles donna ses ordres. Les matelots jetèrent par-dessus les bastingages de tribord une forte corde, munie d'un émerillon amorcé avec un épais morceau de lard. Le requin, bien qu'il fût encore à une distance de cinquante yards, sentit l'appât offert à sa voracité. Il se rapprocha rapidement du yacht. On voyait ses nageoires, grises à leur extrémité, noires à leur base, battre les flots avec violence, tandis que son appendice caudal le maintenait dans une ligne rigoureusement droite. À mesure qu'il s'avancait, ses gros yeux saillants apparaissaient, enflammés par la convoitise, et ses mâchoires béantes, lorsqu'il se retournait, découvraient une quadruple rangée de dents. Sa tête était large et disposée comme un double marteau au bout d'un manche. John Mangles n'avait

pu s'y tromper ; c'était là le plus vorace échantillon de la famille des squales, le poisson-balance des anglais, le poisson-juif des provençaux.

Les passagers et les marins du *Duncan* suivaient avec une vive attention les mouvements du requin. Bientôt l'animal fut à portée de l'émerillon ; il se retourna sur le dos pour le mieux saisir, et l'énorme amorce disparut dans son vaste gosier.

Aussitôt il « se ferra » lui-même en donnant une violente secousse au câble, et les matelots halèrent le monstrueux squalo au moyen d'un palan frappé à l'extrémité de la grande vergue. Le requin se débattit violemment, en se voyant arracher de son élément naturel. Mais on eut raison de sa violence.

Une corde munie d'un nœud coulant le saisit par la queue et paralysa ses mouvements. Quelques instants après, il était enlevé au-dessus des bastingages et précipité sur le pont du yacht. Aussitôt, un des marins s'approcha de lui, non sans précaution, et, d'un coup de hache porté avec vigueur, il trancha la formidable queue de l'animal.

La pêche était terminée ; il n'y avait plus rien à craindre de la part du monstre ; la vengeance des marins se trouvait satisfaite, mais non leur curiosité. En effet, il est d'usage à bord de tout navire de visiter soigneusement l'estomac du requin.

Les matelots connaissent sa voracité peu délicate, s'attendent à quelque surprise, et leur attente n'est pas toujours trompée.

Lady Glenarvan ne voulut pas assister à cette répugnante « exploration », et elle rentra dans la dunette. Le requin haletait encore ; il avait dix pieds de long et pesait plus de six cents livres.

Cette dimension et ce poids n'ont rien d'extraordinaire ; mais si le *balance-fish* n'est pas classé parmi les géants de l'espèce, du moins compte-t-il au nombre des plus redoutables.

Bientôt l'énorme poisson fut éventré à coups de hache, et sans plus de cérémonies. L'émerillon avait pénétré jusque dans l'estomac, qui se trouva absolument vide ; évidemment l'animal jeûnait depuis longtemps, et les marins désappointés allaient en jeter les débris à la mer, quand l'attention du maître d'équipage fut attirée par un objet grossier, solidement engagé dans l'un des viscères.

« Eh ! Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

– Cela, répondit un des matelots, c'est un morceau de roc que la bête aura avalé pour se lester.

– Bon ! reprit un autre, c'est bel et bien un boulet ramé que ce coquin-là a reçu dans le ventre, et qu'il n'a pas encore pu digérer.

– Taisez-vous donc, vous autres, répliqua Tom Austin, le second du yacht, ne voyez-vous pas que cet animal était un ivrogne fieffé, et que pour n'en rien perdre il a bu non seulement le vin, mais encore la bouteille ?

– Quoi ! s'écria lord Glenarvan, c'est une bouteille que ce requin a dans l'estomac !

– Une véritable bouteille, répondit le maître d'équipage. Mais on voit bien qu'elle ne sort pas de la cave.

– Eh bien, Tom, reprit lord Edward, retirez-la avec précaution ; les bouteilles trouvées en mer renferment souvent des documents précieux.

– Vous croyez ? dit le major Mac Nabbs.

– Je crois, du moins, que cela peut arriver.

– Oh ! je ne vous contredis point, répondit le major, et il y a peut-être là un secret.

– C'est ce que nous allons savoir, dit Glenarvan.

– Eh bien, Tom ?

– Voilà, répondit le second, en montrant un objet informe qu'il venait de retirer, non sans peine, de l'estomac du requin.

– Bon, dit Glenarvan, faites laver cette vilaine chose, et qu'on la porte dans la dunette. »

Tom obéit, et cette bouteille, trouvée dans des circonstances si singulières, fut déposée sur la table du carré, autour de laquelle prirent place lord Glenarvan, le major Mac Nabbs, le capitaine John Mangles et lady Helena, car une femme est, dit-on, toujours un peu curieuse.

Tout fait événement en mer. Il y eut un moment de silence. Chacun interrogeait du regard cette épave fragile. Y avait-il là le secret de tout un désastre, ou seulement un message insignifiant confié au gré des flots par quelque navigateur désœuvré ?

Cependant, il fallait savoir à quoi s'en tenir, et Glenarvan procéda sans plus attendre à l'examen de la bouteille ; il prit, d'ailleurs, toutes les précautions voulues en pareilles circonstances ; on eût dit un coroner relevant les particularités d'une affaire grave ; et Glenarvan avait raison, car l'indice le plus insignifiant en apparence peut mettre souvent sur la voie d'une importante découverte.

Avant d'être visitée intérieurement, la bouteille fut examinée à l'extérieur. Elle avait un col effilé, dont le goulot vigoureux portait encore un bout de fil de fer entamé par la rouille ; ses parois, très épaisses et capables de supporter une pression de plusieurs atmosphères, trahissaient une origine évidemment

champenoise. Avec ces bouteilles-là, les vigneronns d'Aï ou d'Épernay cassent des bâtons de chaise, sans qu'elles aient trace de fêlure. Celle-ci avait donc pu supporter impunément les hasards d'une longue pérégrination.

« Une bouteille de la maison Cliquot », dit simplement le major.

Et, comme il devait s'y connaître, son affirmation fut acceptée sans conteste.

« Mon cher major, répondit Helena, peu importe ce qu'est cette bouteille, si nous ne savons pas d'où elle vient.

– Nous le saurons, ma chère Helena, dit lord Edward, et déjà l'on peut affirmer qu'elle vient de loin. Voyez les matières pétrifiées qui la recouvrent, ces substances minéralisées, pour ainsi dire, sous l'action des eaux de la mer ! Cette épave avait déjà fait un long séjour dans l'océan avant d'aller s'engloutir dans le ventre d'un requin.

– Il m'est impossible de ne pas être de votre avis, répondit le major, et ce vase fragile, protégé par son enveloppe de pierre, a pu faire un long voyage.

– Mais d'où vient-il ? demanda lady Glenarvan.

– Attendez, ma chère Helena, attendez ; il faut être patient avec les bouteilles. Ou je me trompe fort, ou celle-ci va répondre elle-même à toutes nos questions. »

Et, ce disant, Glenarvan commença à gratter les dures matières qui protégeaient le goulot ; bientôt le bouchon apparut, mais fort endommagé par l'eau de mer.

« Circonstance fâcheuse, dit Glenarvan, car s'il se trouve là quelque papier, il sera en fort mauvais état.

– C'est à craindre, répliqua le major.

– J'ajouterai, reprit Glenarvan, que cette bouteille mal bouchée ne pouvait tarder à couler bas, et il est heureux que ce requin l'ait avalée pour nous l'apporter à bord du *Duncan*.

– Sans doute, répondit John Mangles, et cependant mieux eût valu la pêcher en pleine mer, par une longitude et une latitude bien déterminées. On peut alors, en étudiant les courants atmosphériques et marins, reconnaître le chemin parcouru ; mais avec un facteur comme celui-là, avec ces requins qui marchent contre vent et marée, on ne sait plus à quoi s'en tenir.

– Nous verrons bien, » répondit Glenarvan.

En ce moment, il enlevait le bouchon avec le plus grand soin, et une forte odeur saline se répandit dans la dunette.

« Eh bien ? demanda lady Helena, avec une impatience toute féminine.

– Oui ! dit Glenarvan, je ne me trompais pas ! Il y a là des papiers !

– Des documents ! des documents ! s'écria lady Helena.

– Seulement, répondit Glenarvan, ils paraissent être rongés par l'humidité, et il est impossible de les retirer, car ils adhèrent aux parois de la bouteille.

– Cassons-la, dit Mac Nabbs.

– J'aimerais mieux la conserver intacte, répliqua Glenarvan.

– Moi aussi, répondit le major.

– Sans nul doute, dit lady Helena, mais le contenu est plus précieux que le contenant, et il vaut mieux sacrifier celui-ci à celui-là.

– Que votre honneur détache seulement le goulot, dit John Mangles, et cela permettra de retirer le document sans l'endommager.

– Voyons ! Voyons ! Mon cher Edward », s'écria lady Glenarvan.

Il était difficile de procéder d'une autre façon, et quoi qu'il en eût, lord Glenarvan se décida à briser le goulot de la précieuse bouteille. Il fallut employer le marteau, car l'enveloppe pierreuse avait acquis la dureté du granit. Bientôt ses débris tombèrent sur la table, et l'on aperçut plusieurs fragments de papier adhérents les uns aux autres.

Glenarvan les retira avec précaution, les sépara, et les étala devant ses yeux, pendant que lady Helena, le major et le capitaine se pressaient autour de lui.

## **Chapitre II**

### *Les trois documents*

Ces morceaux de papier, à demi détruits par l'eau de mer, laissaient apercevoir quelques mots seulement, restes indéchiffrables de lignes presque entièrement effacées. Pendant quelques minutes, lord Glenarvan les examina avec attention ; il les retourna dans tous les sens ; il les exposa à la lumière du jour ; il observa les moindres traces d'écriture respectées par la mer ; puis il regarda ses amis, qui le considéraient d'un œil anxieux.

« Il y a là, dit-il, trois documents distincts, et vraisemblablement trois copies du même document traduit en trois langues, l'un anglais, l'autre français, le troisième allemand. Les quelques mots qui ont résisté ne me laissent aucun doute à cet égard.

– Mais au moins, ces mots présentent-ils un sens ? demanda lady Glenarvan.

– Il est difficile de se prononcer, ma chère Helena ; les mots tracés sur ces documents sont fort incomplets.

– Peut-être se complètent-ils l'un par l'autre ? dit le major.

– Cela doit être, répondit John Mangles ; il est impossible que l'eau de mer ait rongé ces lignes précisément aux mêmes endroits, et en rapprochant ces lambeaux de phrase, nous finirons par leur trouver un sens intelligible.

– C'est ce que nous allons faire, dit lord Glenarvan, mais procédons avec méthode. Voici d'abord le document anglais. »

Ce document présentait la disposition suivante de lignes et de mots :

*62 bri gow sink... Etc.*

« Voilà qui ne signifie pas grand'chose, dit le major d'un air désappointé.

– Quoi qu'il en soit, répondit le capitaine, c'est là du bon anglais.

– Il n'y a pas de doute à cet égard, dit lord Glenarvan ; les mots *sink, aland, that, and, lost*, sont intacts ; *skipp* forme évidemment le mot *skipper*, et il est question d'un sieur Gr, probablement le capitaine d'un bâtiment naufragé.

– Ajoutons, dit John Mangles, les mots *monit* et *ssistance* dont l'interprétation est évidente.

– Eh mais ! C'est déjà quelque chose, cela, répondit lady Helena.

– Malheureusement, répondit le major, il nous manque des lignes entières. Comment retrouver le nom du navire perdu, le lieu du naufrage ?

– Nous les retrouverons, dit lord Edward.

– Cela n'est pas douteux, répliqua le major, qui était invariablement de l'avis de tout le monde, mais de quelle façon ?

– En complétant un document par l'autre.

– Cherchons donc ! » s'écria lady Helena.

Le second morceau de papier, plus endommagé que le précédent, n'offrait que des mots isolés et disposés de cette manière : *7 juni glas... Etc.*

« Ceci est écrit en allemand, dit John Mangles, dès qu'il eut jeté les yeux sur ce papier.

– Et vous connaissez cette langue, John ? demanda Glenarvan.

– Parfaitement, votre honneur.

– Eh bien, dites-nous ce que signifient ces quelques mots. »

Le capitaine examina le document avec attention, et s'exprima en ces termes :

« D'abord, nous voilà fixés sur la date de l'événement ; *7 juni* veut dire *7 juin*, et en rapprochant ce chiffre des chiffres 62 fournis par le document anglais, nous avons cette date complète : *7 juin 1862*.

– Très bien ! s'écria lady Helena ; continuez, John.

– Sur la même ligne, reprit le jeune capitaine, je trouve le mot *glas*, qui, rapproché du mot *gow* fourni par le premier document, donne *Glasgow*. Il s'agit évidemment d'un navire du port de Glasgow.

– C'est mon opinion, répondit le major.

– La seconde ligne du document manque tout entière, reprit John Mangles. Mais, sur la troisième, je rencontre deux mots importants : *zwei* qui veut dire *deux*, et *atrosen*, ou mieux *matrosen*, qui signifie *matelots* en langue allemande.

– Ainsi donc, dit lady Helena, il s'agirait d'un capitaine et de deux matelots ?

– C’est probable, répondit lord Glenarvan.

– J’avouerai à votre honneur, reprit le capitaine, que le mot suivant, *graus*, m’embarrasse. Je ne sais comment le traduire. Peut-être le troisième document nous le fera-t-il comprendre. Quant aux deux derniers mots, ils s’expliquent sans difficultés. *Bringt ihnen* signifie *portez-leur*, et si on les rapproche du mot anglais situé comme eux sur la septième ligne du premier document, je veux dire du mot *assistance*, la phrase *portez-leur secours* se dégage toute seule.

– Oui ! Portez-leur secours ! dit Glenarvan, mais où se trouvent ces malheureux ? Jusqu’ici nous n’avons pas une seule indication du lieu, et le théâtre de la catastrophe est absolument inconnu.

– Espérons que le document français sera plus explicite, dit lady Helena.

– Voyons le document français, répondit Glenarvan, et comme nous connaissons tous cette langue, nos recherches seront plus faciles. »

Voici le fac-simile exact du troisième document :

*Troi ats tannia gonie... Etc.*

« Il y a des chiffres, s’écria lady Helena. Voyez, messieurs, voyez !... »

– Procédons avec ordre, dit lord Glenarvan, et commençons par le commencement. Permettez-moi de relever un à un ces mots épars et incomplets. Je vois d’abord, dès les premières lettres, qu’il s’agit d’un trois-mâts, dont le nom, grâce aux documents anglais et français, nous est entièrement conservé : le *Britannia*. Des deux mots suivants *gonie* et *austral*, le dernier seul a une signification que vous comprenez tous.

– Voilà déjà un détail précieux, répondit John Mangles ; le naufrage a eu lieu dans l'hémisphère austral.

– C'est vague, dit le major.

– Je continue, reprit Glenarvan. Ah ! Le mot *abor*, le radical du verbe *aborder*. Ces malheureux ont abordé quelque part. Mais où ? *contin* ! est-ce donc sur un continent ? *cruel* !....

– *Cruel* ! s'écria John Mangles, mais voilà l'explication du mot allemand *graus*... *Grausam*... *Cruel* !

– Continuons ! Continuons ! dit Glenarvan, dont l'intérêt était violemment surexcité à mesure que le sens de ces mots incomplets se dégagait à ses yeux. *Indi*... S'agit-il donc de l'*Inde* où ces matelots auraient été jetés ? Que signifie ce mot *ongit* ? Ah ! *longitude* ! et voici la latitude : *trente-sept degrés onze minutes*.

– Enfin ! Nous avons donc une indication précise.

– Mais la longitude manque, dit Mac Nabbs.

– On ne peut pas tout avoir, mon cher major, répondit Glenarvan, et c'est quelque chose qu'un degré exact de latitude. Décidément, ce document français est le plus complet des trois. Il est évident que chacun d'eux était la traduction littérale des autres, car ils contiennent tous le même nombre de lignes. Il faut donc maintenant les réunir, les traduire en une seule langue, et chercher leur sens le plus probable, le plus logique et le plus explicite.

– Est-ce en français, demanda le major, en anglais ou en allemand que vous allez faire cette traduction ?

– En français, répondit Glenarvan, puisque la plupart des mots intéressants nous ont été conservés dans cette langue.

– Votre honneur a raison, dit John Mangles, et d'ailleurs ce langage nous est familier.

– C'est entendu. Je vais écrire ce document en réunissant ces restes de mots et ces lambeaux de phrase, en respectant les intervalles qui les séparent, en complétant ceux dont le sens ne peut être douteux ; puis, nous comparerons et nous jugerons. »

Glenarvan prit aussitôt la plume, et, quelques instants après, il présentait à ses amis un papier sur lequel étaient tracées les lignes suivantes : *7 juin 1862 trois-mâts Britannia Glasgow sombré... Etc.*

En ce moment, un matelot vint prévenir le capitaine que le *Duncan* embouquait le golfe de la Clyde, et il demanda ses ordres.

« Quelles sont les intentions de votre honneur ? dit John Mangles en s'adressant à lord Glenarvan.

– Gagner Dumbarton au plus vite, John ; puis, tandis que lady Helena retournera à Malcolm-Castle, j'irai jusqu'à Londres soumettre ce document à l'amirauté. »

John Mangles donna ses ordres en conséquence, et le matelot alla les transmettre au second.

« Maintenant, mes amis, dit Glenarvan, continuons nos recherches. Nous sommes sur les traces d'une grande catastrophe. La vie de quelques hommes dépend de notre sagacité. Employons donc toute notre intelligence à deviner le mot de cette énigme.

– Nous sommes prêts, mon cher Edward, répondit lady Helena.

– Tout d’abord, reprit Glenarvan, il faut considérer trois choses bien distinctes dans ce document : 1) les choses que l’on sait ; 2) celles que l’on peut conjecturer ; 3) celles qu’on ne sait pas. Que savons-nous ? Nous savons que le 7 juin 1862 un trois-mâts, le *Britannia*, de Glasgow, a sombré ; que deux matelots et le capitaine ont jeté ce document à la mer par 37°11’ de latitude, et qu’ils demandent du secours.

– Parfaitement, répliqua le major.

– Que pouvons-nous conjecturer ? reprit Glenarvan. D’abord, que le naufrage a eu lieu dans les mers australes, et tout de suite j’appellerai votre attention sur le mot *gonie*. Ne vient-il pas de lui-même indiquer le nom du pays auquel il appartient ?

– La Patagonie ! s’écria lady Helena.

– Sans doute.

– Mais la Patagonie est-elle traversée par le trente-septième parallèle ? demanda le major.

– Cela est facile à vérifier, répondit John Mangles en déployant une carte de l’Amérique méridionale. C’est bien cela. La Patagonie est effleurée par ce trente-septième parallèle. Il coupe l’Araucanie, longe à travers les pampas le nord des terres patagones, et va se perdre dans l’Atlantique.

– Bien. Continuons nos conjectures. Les deux matelots et le capitaine *abor...* abordent quoi ? *contin...* Le continent ; vous entendez, un continent et non pas une île. Que deviennent-ils ? Vous avez là deux lettres providentielles *Pr...* Qui vous apprennent leur sort. Ces malheureux, en effet, sont *pris* ou *prisonniers* de qui ? De *cruels indiens*. Êtes-vous convaincus ?

Est-ce que les mots ne sautent pas d'eux-mêmes dans les places vides ? Est-ce que ce document ne s'éclaircit pas à vos yeux ? Est-ce que la lumière ne se fait pas dans votre esprit ? »

Glenarvan parlait avec conviction. Ses yeux respiraient une confiance absolue. Tout son feu se communiquait à ses auditeurs. Comme lui, ils s'écrièrent : « C'est évident ! C'est évident ! »

Lord Edward, après un instant, reprit en ces termes :

« Toutes ces hypothèses, mes amis, me semblent extrêmement plausibles ; pour moi, la catastrophe a eu lieu sur les côtes de la Patagonie. D'ailleurs, je ferai demander à Glasgow quelle était la destination du *Britannia*, et nous saurons s'il a pu être entraîné dans ces parages.

– Oh ! Nous n'avons pas besoin d'aller chercher si loin, répondit John Mangles. J'ai ici la collection de la *mercantile and shipping gazette*, qui nous fournira des indications précises.

– Voyons, voyons ! » dit lady Glenarvan.

John Mangles prit une liasse de journaux de l'année 1862 et se mit à la feuilleter rapidement. Ses recherches ne furent pas longues, et bientôt il dit avec un accent de satisfaction :

« 30 mai 1862. Pérou ! Le Callao ! En charge pour Glasgow. *Britannia*, capitaine Grant.

– Grant ! s'écria lord Glenarvan, ce hardi écossais qui a voulu fonder une Nouvelle-Écosse dans les mers du Pacifique !

– Oui, répondit John Mangles, celui-là même qui, en 1861, s'est embarqué à Glasgow sur le *Britannia*, et dont on n'a jamais eu de nouvelles.

– Plus de doute ! Plus de doute ! dit Glenarvan. C'est bien lui. Le *Britannia* a quitté le Callao le 30 mai, et le 7 juin, huit jours après son départ, il s'est perdu sur les côtes de la Patagonie. Voilà son histoire tout entière dans ces restes de mots qui semblaient indéchiffrables. Vous voyez, mes amis, que la part est belle des choses que nous pouvions conjecturer. Quant à celles que nous ne savons pas, elles se réduisent à une seule, au degré de longitude qui nous manque.

– Il nous est inutile, répondit John Mangles, puisque le pays est connu, et avec la latitude seule, je me chargerais d'aller droit au théâtre du naufrage.

– Nous savons tout, alors ? dit lady Glenarvan.

– Tout, ma chère Helena, et ces blancs que la mer a laissés entre les mots du document, je vais les remplir sans peine, comme si j'écrivais sous la dictée du capitaine Grant. »

Aussitôt lord Glenarvan reprit la plume, et il rédigea sans hésiter la note suivante :

*« Le » 7 juin 1862, » le » trois-mâts Britannia, » de » Glasgow », a » sombré » sur les côtes de la Patagonie dans l'hémisphère » austral. » se dirigeant » à terre, deux matelots » et « le capitaine » Grant vont tenter d'aborder le « continent » où ils seront prisonniers de « cruels indiens. » Ils ont « jeté ce document » par degrés de « longitude et 37°11' de » latitude. « Portez-leur secours » ou ils sont « perdus ».*

« Bien ! Bien ! Mon cher Edward, dit lady Helena, et si ces malheureux revoient leur patrie, c'est à vous qu'ils devront ce bonheur.

– Et ils la reverront, répondit Glenarvan. Ce document est trop explicite, trop clair, trop certain, pour que l'Angleterre hésite à venir au secours de trois de ses enfants abandonnés sur une

côte déserte. Ce qu'elle a fait pour Franklin et tant d'autres, elle le fera aujourd'hui pour les naufragés du *Britannia* !

– Mais ces malheureux, reprit lady Helena, ont sans doute une famille qui pleure leur perte. Peut-être ce pauvre capitaine Grant a-t-il une femme, des enfants...

– Vous avez raison, ma chère lady, et je me charge de leur apprendre que tout espoir n'est pas encore perdu. Maintenant, mes amis, remontons sur la dunette, car nous devons approcher du port. »

En effet, le *Duncan* avait forcé de vapeur ; il longeait en ce moment les rivages de l'île de Bute, et laissait Rothesay sur tribord, avec sa charmante petite ville, couchée dans sa fertile vallée ; puis il s'élança dans les passes rétrécies du golfe, évolua devant Greenok, et, à six heures du soir, il mouillait au pied du rocher basaltique de Dumbarton, couronné par le célèbre château de Wallace, le héros écossais.

Là, une voiture attelée en poste attendait lady Helena pour la reconduire à Malcolm-Castle avec le major Mac Nabbs. Puis lord Glenarvan, après avoir embrassé sa jeune femme, s'élança dans l'express du railway de Glasgow.

Mais, avant de partir, il avait confié à un agent plus rapide une note importante, et le télégraphe électrique, quelques minutes après, apportait au *Times* et au *Morning-Chronicle* un avis rédigé en ces termes :

« Pour renseignements sur le sort du trois-mâts « *Britannia*, de Glasgow, capitaine Grant », s'adresser à lord Glenarvan, Malcolm-Castle, « Luss, comté de Dumbarton, écosse. »

### Chapitre III

#### *Malcolm-Castle*

Le château de Malcolm, l'un des plus poétiques des Highlands, est situé auprès du village de Luss, dont il domine le joli vallon. Les eaux limpides du lac Lomond baignent le granit de ses murailles.

Depuis un temps immémorial il appartenait à la famille Glenarvan, qui conserva dans le pays de Rob-Roy et de Fergus Mac Gregor les usages hospitaliers des vieux héros de Walter Scott. À l'époque où s'accomplit la révolution sociale en Écosse, grand nombre de vassaux furent chassés, qui ne pouvaient payer de gros fermages aux anciens chefs de clans.

Les uns moururent de faim ; ceux-ci se firent pêcheurs ; d'autres émigrèrent. C'était un désespoir général. Seuls entre tous, les Glenarvan crurent que la fidélité liait les grands comme les petits, et ils demeurèrent fidèles à leurs tenanciers. Pas un ne quitta le toit qui l'avait vu naître ; nul n'abandonna la terre où reposaient ses ancêtres ; tous restèrent au clan de leurs anciens seigneurs. Aussi, à cette époque même, dans ce siècle de désaffection et de désunion, la famille Glenarvan ne comptait que des Écossais au château de Malcolm comme à bord du *Duncan* ; tous descendaient des vassaux de Mac Gregor, de Mac Farlane, de Mac Nabbs, de Mac Naughtons, c'est-à-dire qu'ils étaient enfants des comtés de Stirling et de Dumbarton : braves gens, dévoués corps et âme à leur maître, et dont quelques-uns parlaient encore le gaélique de la vieille Calédonie.

Lord Glenarvan possédait une fortune immense ; il l'employait à faire beaucoup de bien ; sa bonté l'emportait encore sur sa générosité, car l'une était infinie, si l'autre avait forcément des bornes. Le seigneur de Luss, « le laird » de Malcolm, représentait son comté à la chambre des lords. Mais, avec ses idées jacobites, peu soucieux de plaire à la maison de Hanovre, il

était assez mal vu des hommes d'état d'Angleterre, et surtout par ce motif qu'il s'en tenait aux traditions de ses aïeux et résistait énergiquement aux empiétements politiques de « ceux du sud. »

Ce n'était pourtant pas un homme arriéré que lord Edward Glenarvan, ni de petit esprit, ni de mince intelligence ; mais, tout en tenant les portes de son comté largement ouvertes au progrès, il restait écossais dans l'âme, et c'était pour la gloire de l'Écosse qu'il allait lutter avec ses yachts de course dans les « matches » du royal-thames-yacht-club.

Edward Glenarvan avait trente-deux ans ; sa taille était grande, ses traits un peu sévères, son regard d'une douceur infinie, sa personne toute empreinte de la poésie highlandaise. On le savait brave à l'excès, entreprenant, chevaleresque, un Fergus du XIX<sup>e</sup> siècle, mais bon par-dessus toute chose, meilleur que saint Martin lui-même, car il eût donné son manteau tout entier aux pauvres gens des hautes terres.

Lord Glenarvan était marié depuis trois mois à peine ; il avait épousé miss Helena Tuffnel, la fille du grand voyageur William Tuffnel, l'une des nombreuses victimes de la science géographique et de la passion des découvertes.

Miss Helena n'appartenait pas à une famille noble, mais elle était écossaise, ce qui valait toutes les noblesses aux yeux de lord Glenarvan ; de cette jeune personne charmante, courageuse, dévouée, le seigneur de Luss avait fait la compagne de sa vie. Un jour, il la rencontra vivante seule, orpheline, à peu près sans fortune, dans la maison de son père, à Kilpatrick.

Il comprit que la pauvre fille ferait une vaillante femme ; il l'épousa. Miss Helena avait vingt-deux ans ; c'était une jeune personne blonde, aux yeux bleus comme l'eau des lacs écossais par un beau matin du printemps. Son amour pour son mari l'emportait encore sur sa reconnaissance. Elle l'aimait comme si elle eût été la riche héritière, et lui l'orphelin abandonné. Quant à

ses fermiers et à ses serviteurs, ils étaient prêts à donner leur vie pour celle qu'ils nommaient : notre bonne dame de Luss.

Lord Glenarvan et lady Helena vivaient heureux à Malcolm-Castle, au milieu de cette nature superbe et sauvage des Highlands, se promenant sous les sombres allées de marronniers et de sycomores, aux bords du lac où retentissaient encore les *pibrochs* du vieux temps, au fond de ces gorges incultes dans lesquelles l'histoire de l'écosse est écrite en ruines séculaires. Un jour ils s'égarèrent dans les bois de bouleaux ou de mélèzes, au milieu des vastes champs de bruyères jaunies ; un autre jour, ils gravissaient les sommets abrupts du Ben Lomond, ou couraient à cheval à travers les *glens* abandonnés, étudiant, comprenant, admirant cette poétique contrée encore nommée « le pays de Rob-Roy », et tous ces sites célèbres, si vaillamment chantés par Walter Scott. Le soir, à la nuit tombante, quand « la lanterne de Mac Farlane » s'allumait à l'horizon, ils allaient errer le long des bartazennes, vieille galerie circulaire qui faisait un collier de créneaux au château de Malcolm, et là, pensifs, oubliés et comme seuls au monde, assis sur quelque pierre détachée, au milieu du silence de la nature, sous les pâles rayons de la lune, tandis que la nuit se faisait peu à peu au sommet des montagnes assombries, ils demeuraient ensevelis dans cette limpide extase et ce ravissement intime dont les cœurs aimants ont seuls le secret sur la terre.

Ainsi se passèrent les premiers mois de leur mariage. Mais lord Glenarvan n'oubliait pas que sa femme était fille d'un grand voyageur ! Il se dit que lady Helena devait avoir dans le cœur toutes les aspirations de son père, et il ne se trompait pas. Le *Duncan* fut construit ; il était destiné à transporter lord et lady Glenarvan vers les plus beaux pays du monde, sur les flots de la Méditerranée, et jusqu'aux îles de l'archipel. Que l'on juge de la joie de lady Helena quand son mari mit le *Duncan* à ses ordres ! En effet, est-il un plus grand bonheur que de promener son amour vers ces contrées charmantes de la Grèce, et de voir se lever la lune de miel sur les rivages enchantés de l'orient ?

Cependant lord Glenarvan était parti pour Londres.

Il s'agissait du salut de malheureux naufragés ; aussi, de cette absence momentanée, lady Helena se montra-t-elle plus impatiente que triste ; le lendemain, une dépêche de son mari lui fit espérer un prompt retour ; le soir, une lettre demanda une prolongation ; les propositions de lord Glenarvan éprouvaient quelques difficultés ; le surlendemain, nouvelle lettre, dans laquelle lord Glenarvan ne cachait pas son mécontentement à l'égard de l'amirauté.

Ce jour-là, lady Helena commença à être inquiète.

Le soir, elle se trouvait seule dans sa chambre, quand l'intendant du château, Mr Halbert, vint lui demander si elle voulait recevoir une jeune fille et un jeune garçon qui désiraient parler à lord Glenarvan.

« Des gens du pays ? dit lady Helena.

– Non, madame, répondit l'intendant, car je ne les connais pas. Ils viennent d'arriver par le chemin de fer de Balloch, et de Balloch à Luss, ils ont fait la route à pied.

– Priez-les de monter, Halbert, » dit lady Glenarvan.

L'intendant sortit. Quelques instants après, la jeune fille et le jeune garçon furent introduits dans la chambre de lady Helena. C'étaient une sœur et un frère. À leur ressemblance on ne pouvait en douter.

La sœur avait seize ans. Sa jolie figure un peu fatiguée, ses yeux qui avaient dû pleurer souvent, sa physionomie résignée, mais courageuse, sa mise pauvre, mais propre, prévenaient en sa faveur. Elle tenait par la main un garçon de douze ans à l'air décidé, et qui semblait prendre sa sœur sous sa protection. Vraiment ! Quiconque eût manqué à la jeune fille aurait eu affaire

à ce petit bonhomme ! La sœur demeura un peu interdite en se trouvant devant lady Helena. Celle-ci se hâta de prendre la parole.

« Vous désirez me parler ? dit-elle en encourageant la jeune fille du regard.

– Non, répondit le jeune garçon d'un ton déterminé, pas à vous, mais à lord Glenarvan lui-même.

– Excusez-le, madame, dit alors la sœur en regardant son frère.

– Lord Glenarvan n'est pas au château, reprit lady Helena ; mais je suis sa femme, et si je puis le remplacer auprès de vous...

– Vous êtes lady Glenarvan ? dit la jeune fille.

– Oui, miss.

– La femme de lord Glenarvan de Malcolm-Castle, qui a publié dans le *Times* une note relative au naufrage du *Britannia* ?

– Oui ! oui ! répondit lady Helena avec empressement, et vous ?...

– Je suis miss Grant, madame, et voici mon frère.

– Miss Grant ! Miss Grant ! s'écria lady Helena en attirant la jeune fille près d'elle, en lui prenant les mains, en baisant les bonnes joues du petit bonhomme.

– Madame, reprit la jeune fille, que savez-vous du naufrage de mon père ? Est-il vivant ? Le reverrons-nous jamais ? Parlez, je vous en supplie !

– Ma chère enfant, dit lady Helena, Dieu me garde de vous répondre légèrement dans une semblable circonstance ; je ne voudrais pas vous donner une espérance illusoire...

– Parlez, madame, parlez ! Je suis forte contre la douleur, et je puis tout entendre.

– Ma chère enfant, répondit lady Helena, l'espoir est bien faible ; mais, avec l'aide de Dieu qui peut tout, il est possible que vous revoyiez un jour votre père.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! » s'écria miss Grant, qui ne put contenir ses larmes, tandis que Robert couvrait de baisers les mains de lady Glenarvan.

Lorsque le premier accès de cette joie douloureuse fut passé, la jeune fille se laissa aller à faire des questions sans nombre ; lady Helena lui raconta l'histoire du document, comment le *Britannia* s'était perdu sur les côtes de la Patagonie ; de quelle manière, après le naufrage, le capitaine et deux matelots, seuls survivants, devaient avoir gagné le continent ; enfin, comment ils imploraient le secours du monde entier dans ce document écrit en trois langues et abandonné aux caprices de l'océan.

Pendant ce récit, Robert Grant dévorait des yeux lady Helena ; sa vie était suspendue à ses lèvres ; son imagination d'enfant lui retraçait les scènes terribles dont son père avait dû être la victime ; il le voyait sur le pont du *Britannia* ; il le suivait au sein des flots ; il s'accrochait avec lui aux rochers de la côte ; il se traînait haletant sur le sable et hors de la portée des vagues. Plusieurs fois, pendant cette histoire, des paroles s'échappèrent de sa bouche.

« Oh ! papa ! Mon pauvre papa ! » s'écria-t-il en se pressant contre sa sœur.

Quant à miss Grant, elle écoutait, joignant les mains, et ne prononça pas une seule parole, jusqu'au moment où, le récit terminé, elle dit :

« Oh ! madame ! Le document ! Le document !

– Je ne l'ai plus, ma chère enfant, répondit lady Helena.

– Vous ne l'avez plus ?

– Non ; dans l'intérêt même de votre père, il a dû être porté à Londres par lord Glenarvan ; mais je vous ai dit tout ce qu'il contenait mot pour mot, et comment nous sommes parvenus à en retrouver le sens exact ; parmi ces lambeaux de phrases presque effacés, les flots ont respecté quelques chiffres ; malheureusement, la longitude...

– On s'en passera ! s'écria le jeune garçon.

– Oui, Monsieur Robert, répondit Helena en souriant à le voir si déterminé. Ainsi, vous le voyez, miss Grant, les moindres détails de ce document vous sont connus comme à moi.

– Oui, madame, répondit la jeune fille, mais j'aurais voulu voir l'écriture de mon père.

– Eh bien, demain, demain peut-être, lord Glenarvan sera de retour. Mon mari, muni de ce document incontestable, a voulu le soumettre aux commissaires de l'amirauté, afin de provoquer l'envoi immédiat d'un navire à la recherche du capitaine Grant.

– Est-il possible, madame ! s'écria la jeune fille ; vous avez fait cela pour nous ?

– Oui, ma chère miss, et j'attends lord Glenarvan d'un instant à l'autre.

– Madame, dit la jeune fille avec un profond accent de reconnaissance et une religieuse ardeur, lord Glenarvan et vous, soyez bénis du ciel !

– Chère enfant, répondit lady Helena, nous ne méritons aucun remerciement ; toute autre personne à notre place eût fait ce que nous avons fait. Puissent se réaliser les espérances que je vous ai laissé concevoir ! Jusqu'au retour de lord Glenarvan, vous demeurez au château...

– Madame, répondit la jeune fille, je ne voudrais pas abuser de la sympathie que vous témoignez à des étrangers.

– Étrangers ! Chère enfant ; ni votre frère ni vous, vous n'êtes des étrangers dans cette maison, et je veux qu'à son arrivée lord Glenarvan apprenne aux enfants du capitaine Grant ce que l'on va tenter pour sauver leur père. »

Il n'y avait pas à refuser une offre faite avec tant de cœur. Il fut donc convenu que miss Grant et son frère attendraient à Malcolm-Castle le retour de lord Glenarvan.

## **Chapitre IV**

### *Une proposition de lady Glenarvan*

Pendant cette conversation, lady Helena n'avait point parlé des craintes exprimées dans les lettres de lord Glenarvan sur l'accueil fait à sa demande par les commissaires de l'amirauté. Pas un mot non plus ne fut dit touchant la captivité probable du capitaine Grant chez les indiens de l'Amérique méridionale. À quoi bon attrister ces pauvres enfants sur la situation de leur père et diminuer l'espérance qu'ils venaient de concevoir ? Cela ne changeait rien aux choses. Lady Helena s'était donc tue à cet égard, et, après avoir satisfait à toutes les questions de miss Grant, elle l'interrogea à son tour sur sa vie, sur sa situation dans ce monde où elle semblait être la seule protectrice de son frère.

Ce fut une touchante et simple histoire qui accrut encore la sympathie de lady Glenarvan pour la jeune fille.

Miss Mary et Robert Grant étaient les seuls enfants du capitaine. Harry Grant avait perdu sa femme à la naissance de Robert, et pendant ses voyages au long cours, il laissait ses enfants aux soins d'une bonne et vieille cousine. C'était un hardi marin que le capitaine Grant, un homme sachant bien son métier, bon navigateur et bon négociant tout à la fois, réunissant ainsi une double aptitude précieuse aux skippers de la marine marchande. Il habitait la ville de Dundee, dans le comté de Perth, en Écosse. Le capitaine Grant était donc un enfant du pays.

Son père, un ministre de Sainte-Katrine Church, lui avait donné une éducation complète, pensant que cela ne peut jamais nuire à personne, pas même à un capitaine au long cours.

Pendant ses premiers voyages d'outre-mer, comme second d'abord, et enfin en qualité de skipper, ses affaires réussirent, et quelques années après la naissance de Robert Harry, il se trouvait possesseur d'une certaine fortune.

C'est alors qu'une grande idée lui vint à l'esprit, qui rendit son nom populaire en Écosse. Comme les Glenarvan, et quelques grandes familles des Lowlands, il était séparé de cœur, sinon de fait, de l'envahissante Angleterre. Les intérêts de son pays ne pouvaient être à ses yeux ceux des Anglo-Saxons, et pour leur donner un développement personnel il résolut de fonder une vaste colonie écossaise dans un des continents de l'Océanie.

Rêvait-il pour l'avenir cette indépendance dont les États-Unis avaient donné l'exemple, cette indépendance que les Indes et l'Australie ne peuvent manquer de conquérir un jour ? Peut-être.

Peut-être aussi laissa-t-il percer ses secrètes espérances. On comprend donc que le gouvernement refusât de prêter la main à son projet de colonisation ; il créa même au capitaine Grant des difficultés qui, dans tout autre pays, eussent tué leur homme. Mais Harry ne se laissa pas abattre ; il fit appel au patriotisme de ses compatriotes, mit sa fortune au service de sa cause, construisit un navire, et, secondé par un équipage d'élite, après avoir confié ses enfants aux soins de sa vieille cousine, il partit pour explorer les grandes îles du Pacifique. C'était en l'année 1861.

Pendant un an, jusqu'en mai 1862, on eut de ses nouvelles ; mais, depuis son départ du Callao, au mois de juin, personne n'entendit plus parler du *Britannia*, et la *gazette maritime* devint muette sur le sort du capitaine.

Ce fut dans ces circonstances-là que mourut la vieille cousine d'Harry Grant, et les deux enfants restèrent seuls au monde.

Mary Grant avait alors quatorze ans ; son âme vaillante ne recula pas devant la situation qui lui était faite, et elle se dévoua tout entière à son frère encore enfant. Il fallait l'élever, l'instruire.

À force d'économies, de prudence et de sagacité, travaillant nuit et jour, se donnant toute à lui, se refusant tout à elle, la sœur suffit à l'éducation du frère, et remplit courageusement ses devoirs maternels. Les deux enfants vivaient donc à Dundee dans cette situation touchante d'une misère noblement acceptée, mais vaillamment combattue.

Mary ne songeait qu'à son frère, et rêvait pour lui quelque heureux avenir. Pour elle, hélas ! Le *Britannia* était à jamais perdu, et son père mort, bien mort. Il faut donc renoncer à peindre son émotion, quand la note du *Times*, que le hasard jeta sous ses yeux, la tira subitement de son désespoir.

Il n'y avait pas à hésiter ; son parti fut pris immédiatement. Dût-elle apprendre que le corps du capitaine Grant avait été retrouvé sur une côte déserte, au fond d'un navire désemparé, cela valait mieux que ce doute incessant, cette torture éternelle de l'inconnu.

Elle dit tout à son frère ; le jour même, ces deux enfants prirent le chemin de fer de Perth, et le soir ils arrivèrent à Malcolm-Castle, où Mary, après tant d'angoisses, se reprit à espérer.

Voilà cette douloureuse histoire que Mary Grant raconta à lady Glenarvan, d'une façon simple, et sans songer qu'en tout ceci, pendant ces longues années d'épreuves, elle s'était conduite en fille héroïque ; mais lady Helena y songea pour elle, et à plusieurs reprises, sans cacher ses larmes, elle pressa dans ses bras les deux enfants du capitaine Grant.

Quant à Robert, il semblait qu'il entendît cette histoire pour la première fois, il ouvrait de grands yeux en écoutant sa sœur ; il comprenait tout ce qu'elle avait fait, tout ce qu'elle avait souffert, et enfin, l'entourant de ses bras :

« Ah ! Maman ! Ma chère maman ! » s'écria-t-il, sans pouvoir retenir ce cri parti du plus profond de son cœur.

Pendant cette conversation, la nuit était tout à fait venue. Lady Helena, tenant compte de la fatigue des deux enfants, ne voulut pas prolonger plus longtemps cet entretien. Mary Grant et Robert furent conduits dans leurs chambres, et s'endormirent en rêvant à un meilleur avenir. Après leur départ, lady Helena fit demander le major, et lui apprit tous les incidents de cette soirée.

« Une brave jeune fille que cette Mary Grant ! dit Mac Nabbs, lorsqu'il eut entendu le récit de sa cousine.

– Fasse le ciel que mon mari réussisse dans son entreprise ! répondit lady Helena, car la situation de ces deux enfants deviendrait affreuse.

– Il réussira, répliqua Mac Nabbs, ou les lords de l'amirauté auraient un cœur plus dur que la pierre de Portland. »

Malgré cette assurance du major, lady Helena passa la nuit dans les craintes les plus vives et ne put prendre un moment de repos.

Le lendemain, Mary Grant et son frère, levés dès l'aube, se promenaient dans la grande cour du château, quand un bruit de voiture se fit entendre.

Lord Glenarvan rentrait à Malcolm-Castle de toute la vitesse de ses chevaux. Presque aussitôt lady Helena, accompagnée du major, parut dans la cour, et vola au-devant de son mari. Celui-ci semblait triste, désappointé, furieux.

Il serrait sa femme dans ses bras et se taisait.

« Eh bien, Edward, Edward ? s'écria lady Helena.

– Eh bien, ma chère Helena, répondit lord Glenarvan, ces gens-là n'ont pas de cœur !

– Ils ont refusé ?...

– Oui ! Ils m'ont refusé un navire ! Ils ont parlé des millions vainement dépensés à la recherche de Franklin ! Ils ont déclaré le document obscur, inintelligible ! Ils ont dit que l'abandon de ces malheureux remontait à deux ans déjà, et qu'il y avait peu de chance de les retrouver ! Ils ont soutenu que, prisonniers des indiens, ils avaient dû être entraînés dans l'intérieur des terres, qu'on ne pouvait fouiller toute la Patagonie pour retrouver trois hommes, – trois écossais ! – que cette recherche serait vaine et périlleuse, qu'elle coûterait plus de victimes qu'elle n'en sauverait. Enfin, ils ont donné toutes les mauvaises raisons de gens qui veulent refuser. Ils se souvenaient des projets du capitaine, et le malheureux Grant est à jamais perdu !

– Mon père ! mon pauvre père ! s'écria Mary Grant en se précipitant aux genoux de lord Glenarvan.

– Votre père ! quoi, miss... dit celui-ci, surpris de voir cette jeune fille à ses pieds.

– Oui, Edward, miss Mary et son frère, répondit lady Helena, les deux enfants du capitaine Grant, que l'amirauté vient de condamner à rester orphelins !

– Ah ! Miss, reprit lord Glenarvan en relevant la jeune fille, si j'avais su votre présence... »

Il n'en dit pas davantage ! Un silence pénible, entrecoupé de sanglots, régnait dans la cour.

Personne n'élevait la voix, ni lord Glenarvan, ni lady Helena, ni le major, ni les serviteurs du château, rangés silencieusement autour de leurs maîtres. Mais par leur attitude, tous ces écossais protestaient contre la conduite du gouvernement anglais.

Après quelques instants, le major prit la parole, et, s'adressant à lord Glenarvan, il lui dit :

« Ainsi, vous n'avez plus aucun espoir ?

– Aucun.

– Eh bien, s'écria le jeune Robert, moi j'irai trouver ces gens-là, et nous verrons... »

Robert n'acheva pas sa menace, car sa sœur l'arrêta ; mais son poing fermé indiquait des intentions peu pacifiques.

« Non, Robert, dit Mary Grant, non ! Remercions ces braves seigneurs de ce qu'ils ont fait pour nous ; gardons-leur une reconnaissance éternelle, et partons tous les deux.

– Mary ! s'écria lady Helena.

– Miss, où voulez-vous aller ? dit lord Glenarvan.

– Je vais aller me jeter aux pieds de la reine, répondit la jeune fille, et nous verrons si elle sera sourde aux prières de deux enfants qui demandent la vie de leur père. »

Lord Glenarvan secoua la tête, non qu'il doutât du cœur de sa gracieuse majesté, mais il savait que Mary Grant ne pourrait parvenir jusqu'à elle.

Les suppliants arrivent trop rarement aux marches d'un trône, et il semble que l'on ait écrit sur la porte des palais royaux

ce que les anglais mettent sur la roue des gouvernails de leurs navires : *Passengers are requested not to speak to the man at the wheel.*

Lady Helena avait compris la pensée de son mari ; elle savait que la jeune fille allait tenter une inutile démarche ; elle voyait ces deux enfants menant désormais une existence désespérée. Ce fut alors qu'elle eut une idée grande et généreuse.

« Mary Grant, s'écria-t-elle, attendez, mon enfant, et écoutez ce que je vais dire. »

La jeune fille tenait son frère par la main et se disposait à partir. Elle s'arrêta.

Alors lady Helena, l'œil humide, mais la voix ferme et les traits animés, s'avança vers son mari.

« Edward, lui dit-elle, en écrivant cette lettre et en la jetant à la mer, le capitaine Grant l'avait confiée aux soins de Dieu lui-même. Dieu nous l'a remise, à nous ! Sans doute, Dieu a voulu nous charger du salut de ces malheureux.

– Que voulez-vous dire, Helena ? » demanda lord Glenarvan.

Un silence profond régnait dans toute l'assemblée.

« Je veux dire, reprit lady Helena, qu'on doit s'estimer heureux de commencer la vie du mariage par une bonne action. Eh bien, vous, mon cher Edward, pour me plaire, vous avez projeté un voyage de plaisir ! Mais quel plaisir sera plus vrai, plus utile, que de sauver des infortunés que leur pays abandonne ?

– Helena ! s'écria lord Glenarvan.

– Oui, vous me comprenez, Edward ! Le *Duncan* est un brave et bon navire ! Il peut affronter les mers du sud ! Il peut faire le tour du monde, et il le fera, s’il le faut ! Partons, Edward ! Allons à la recherche du capitaine Grant ! »

À ces hardies paroles, lord Glenarvan avait tendu les bras à sa jeune femme ; il souriait, il la pressait sur son cœur, tandis que Mary et Robert lui baisaient les mains. Et, pendant cette scène touchante, les serviteurs du château, émus et enthousiasmés, laissaient échapper de leur cœur ce cri de reconnaissance :

« Hurrah pour la dame de Luss ! Hurrah ! Trois fois hurrah pour lord et lady Glenarvan ! »

## Chapitre V

### *Le départ du « Duncan »*

Il a été dit que lady Helena avait une âme forte et généreuse. Ce qu'elle venait de faire en était une preuve indiscutable. Lord Glenarvan fut à bon droit fier de cette noble femme, capable de le comprendre et de le suivre. Cette idée de voler au secours du capitaine Grant s'était déjà emparée de lui, quand, à Londres, il vit sa demande repoussée ; s'il n'avait pas devancé lady Helena, c'est qu'il ne pouvait se faire à la pensée de se séparer d'elle.

Mais puisque lady Helena demandait à partir elle-même, toute hésitation cessait. Les serviteurs du château avaient salué de leurs cris cette proposition ; il s'agissait de sauver des frères, des écossais comme eux, et lord Glenarvan s'unit cordialement aux hurrahs qui acclamaient la dame de Luss.

Le départ résolu, il n'y avait pas une heure à perdre. Le jour même, lord Glenarvan expédia à John Mangles l'ordre d'amener le *Duncan* à Glasgow, et de tout préparer pour un voyage dans les mers du sud qui pouvait devenir un voyage de circumnavigation. D'ailleurs, en formulant sa proposition, lady Helena n'avait pas trop préjugé des qualités du *Duncan* ; construit dans des conditions remarquables de solidité et de vitesse, il pouvait impunément tenter un voyage au long cours.

C'était un yacht à vapeur du plus bel échantillon ; il jaugeait deux cent dix tonneaux, et les premiers navires qui abordèrent au nouveau monde, ceux de Colomb, de Vespuce, de Pinçon, de Magellan, étaient de dimensions bien inférieures.

Le *Duncan* avait deux mâts : un mât de misaine avec misaine, goélette-misaine, petit hunier et petit perroquet, un grand mât portant brigantine et flèche ; de plus, une trinquette, un grand foc, un petit foc et des voiles d'étai. Sa voilure était suffisante, et il pouvait profiter du vent comme un simple clipper ; mais, avant

tout, il comptait sur la puissance mécanique renfermée dans ses flancs.

Sa machine, d'une force effective de cent soixante chevaux, et construite d'après un nouveau système, possédait des appareils de surchauffe qui donnaient une tension plus grande à sa vapeur ; elle était à haute pression et mettait en mouvement une hélice double. Le *Duncan* à toute vapeur pouvait acquérir une vitesse supérieure à toutes les vitesses obtenues jusqu'à ce jour. En effet, pendant ses essais dans le golfe de la Clyde, il avait fait, d'après le *patent-log*, jusqu'à dix-sept milles à l'heure. Donc, tel il était, tel il pouvait partir et faire le tour du monde. John Mangles n'eut à se préoccuper que des aménagements intérieurs.

Son premier soin fut d'abord d'agrandir ses soutes, afin d'emporter la plus grande quantité possible de charbon, car il est difficile de renouveler en route les approvisionnements de combustible. Même précaution fut prise pour les cambuses, et John Mangles fit si bien qu'il emmagasina pour deux ans de vivres ; l'argent ne lui manquait pas, et il en eut même assez pour acheter un canon à pivot qui fut établi sur le gaillard d'avant du yacht ; on ne savait pas ce qui arriverait, et il est toujours bon de pouvoir lancer un boulet de huit à une distance de quatre milles.

John Mangles, il faut le dire, s'y entendait ; bien qu'il ne commandât qu'un yacht de plaisance, il comptait parmi les meilleurs skippers de Glasgow ; il avait trente ans, les traits un peu rudes, mais indiquant le courage et la bonté.

C'était un enfant du château, que la famille Glenarvan éleva et dont elle fit un excellent marin. John Mangles donna souvent des preuves d'habileté, d'énergie et de sang-froid dans quelques-uns de ses voyages au long cours. Lorsque lord Glenarvan lui offrit le commandement du *Duncan*, il l'accepta de grand cœur, car il aimait comme un frère le seigneur de Malcolm-Castle, et cherchait, sans l'avoir rencontrée jusqu'alors, l'occasion de se dévouer pour lui.

Le second, Tom Austin, était un vieux marin digne de toute confiance ; vingt-cinq hommes, en comprenant le capitaine et le second composaient l'équipage du *Duncan* ; tous appartenaient au comté de Dumbarton ; tous, matelots éprouvés, étaient fils des tenanciers de la famille et formaient à bord un clan véritable de braves gens auxquels ne manquait même pas le *piper-bag* traditionnel. Lord Glenarvan avait là une troupe de bons sujets, heureux de leur métier, dévoués, courageux, habiles dans le maniement des armes comme à la manœuvre d'un navire, et capables de le suivre dans les plus hasardeuses expéditions. Quand l'équipage du *Duncan* apprit où on le conduisait, il ne put contenir sa joyeuse émotion, et les échos des rochers de Dumbarton se réveillèrent à ses enthousiastes hurrahs.

John Mangles, tout en s'occupant d'arrimer et d'approvisionner son navire, n'oublia pas d'aménager les appartements de lord et de lady Glenarvan pour un voyage de long cours. Il dut préparer également les cabines des enfants du capitaine Grant, car lady Helena n'avait pu refuser à Mary la permission de la suivre à bord du *Duncan*.

Quant au jeune Robert, il se fût caché dans la cale du yacht plutôt que de ne pas partir. Eût-il dû faire le métier de mousse, comme Nelson et Franklin, il se serait embarqué sur le *Duncan*. Le moyen de résister à un pareil petit bonhomme !

On n'essaya pas. Il fallut même consentir « à lui refuser » la qualité de passager, car, mousse, novice ou matelot, il voulait servir. John Mangles fut chargé de lui apprendre le métier de marin.

« Bon, dit Robert, et qu'il ne m'épargne pas les coups de martinet, si je ne marche pas droit !

– Sois tranquille, mon garçon », répondit Glenarvan d'un air sérieux, et sans ajouter que l'usage du chat à neuf queues était défendu, et, d'ailleurs, parfaitement inutile à bord du *Duncan*.

Pour compléter le rôle des passagers, il suffira de nommer le major Mac Nabbs. Le major était un homme âgé de cinquante ans, d'une figure calme et régulière, qui allait où on lui disait d'aller, une excellente et parfaite nature, modeste, silencieux, paisible et doux ; toujours d'accord sur n'importe quoi, avec n'importe qui, il ne discutait rien, il ne se disputait pas, il ne s'emportait point ; il montait du même pas l'escalier de sa chambre à coucher ou le talus d'une courtine battue en brèche, ne s'émouvant de rien au monde, ne se dérangeant jamais, pas même pour un boulet de canon, et sans doute il mourra sans avoir trouvé l'occasion de se mettre en colère. Cet homme possédait au suprême degré non seulement le vulgaire courage des champs de bataille, cette bravoure physique uniquement due à l'énergie musculaire, mais mieux encore, le courage moral, c'est-à-dire la fermeté de l'âme.

S'il avait un défaut, c'était d'être absolument écossais de la tête aux pieds, un calédonien pur sang, un observateur entêté des vieilles coutumes de son pays. Aussi ne voulut-il jamais servir l'Angleterre, et ce grade de major, il le gagna au 42<sup>e</sup> régiment des Highland-Black-Watch, garde noire, dont les compagnies étaient formées uniquement de gentilshommes écossais. Mac Nabbs, en sa qualité de cousin des Glenarvan, demeurait au château de Malcolm, et en sa qualité de major il trouva tout naturel de prendre passage sur le *Duncan*.

Tel était donc le personnel de ce yacht, appelé par des circonstances imprévues à accomplir un des plus surprenants voyages des temps modernes. Depuis son arrivée au *steamboat-quay* de Glasgow, il avait monopolisé à son profit la curiosité publique ; une foule considérable venait chaque jour le visiter ; on ne s'intéressait qu'à lui, on ne parlait que de lui, au grand déplaisir des autres capitaines du port, entre autres du capitaine

Burton, commandant le *Scotia*, un magnifique steamer amarré auprès du *Duncan*, et en partance pour Calcutta.

Le *Scotia*, vu sa taille, avait le droit de considérer le *Duncan* comme un simple *fly-boat*.

Cependant tout l'intérêt se concentrait sur le yacht de lord Glenarvan, et s'accroissait de jour en jour.

En effet, le moment du départ approchait, John Mangles s'était montré habile et expéditif. Un mois après ses essais dans le golfe de la Clyde, le *Duncan*, arrimé, approvisionné, aménagé, pouvait prendre la mer. Le départ fut fixé au 25 août, ce qui permettait au yacht d'arriver vers le commencement du printemps des latitudes australes.

Lord Glenarvan, dès que son projet fut connu, n'avait pas été sans recevoir quelques observations sur les fatigues et les dangers du voyage ; mais il n'en tint aucun compte, et il se disposa à quitter Malcolm-Castle. D'ailleurs, beaucoup le blâmaient qui l'admiraient sincèrement. Puis, l'opinion publique se déclara franchement pour le lord écossais, et tous les journaux, à l'exception des « organes du gouvernement », blâmèrent unanimement la conduite des commissaires de l'amirauté dans cette affaire. Au surplus, lord Glenarvan fut insensible au blâme comme à l'éloge : il faisait son devoir, et se souciait peu du reste.

Le 24 août, Glenarvan, lady Helena, le major Mac Nabbs, Mary et Robert Grant, Mr Olbinett, le steward du yacht, et sa femme Mrs Olbinett, attachée au service de lady Glenarvan, quittèrent Malcolm-Castle, après avoir reçu les touchants adieux des serviteurs de la famille. Quelques heures plus tard, ils étaient installés à bord. La population de Glasgow accueillit avec une sympathique admiration lady Helena, la jeune et courageuse femme qui renonçait aux tranquilles plaisirs d'une vie opulente et volait au secours des naufragés.

Les appartements de lord Glenarvan et de sa femme occupaient dans la dunette tout l'arrière du *Duncan* ; ils se composaient de deux chambres à coucher, d'un salon et de deux cabinets de toilette ; puis il y avait un carré commun, entouré de six cabines, dont cinq étaient occupées par Mary et Robert Grant, Mr et Mrs Olbinett, et le major Mac Nabbs. Quant aux cabines de John Mangles et de Tom Austin, elles se trouvaient situées en retour et s'ouvraient sur le tillac.

L'équipage était logé dans l'entrepont, et fort à son aise, car le yacht n'emportait d'autre cargaison que son charbon, ses vivres et des armes. La place n'avait donc pas manqué à John Mangles pour les aménagements intérieurs, et il en avait habilement profité.

Le *Duncan* devait partir dans la nuit du 24 au 25 août, à la marée descendante de trois heures du matin. Mais, auparavant, la population de Glasgow fut témoin d'une cérémonie touchante. À huit heures du soir, lord Glenarvan et ses hôtes, l'équipage entier, depuis les chauffeurs jusqu'au capitaine, tous ceux qui devaient prendre part à ce voyage de dévouement, abandonnèrent le yacht et se rendirent à Saint-Mungo, la vieille cathédrale de Glasgow.

Cette antique église restée intacte au milieu des ruines causées par la réforme et si merveilleusement décrite par Walter Scott, reçut sous ses voûtes massives les passagers et les marins du *Duncan*.

Une foule immense les accompagnait. Là, dans la grande nef, pleine de tombes comme un cimetière, le révérend Morton implora les bénédictions du ciel et mit l'expédition sous la garde de la providence. Il y eut un moment où la voix de Mary Grant s'éleva dans la vieille église. La jeune fille priait pour ses bienfaiteurs et versait devant Dieu les douces larmes de la reconnaissance. Puis, l'assemblée se retira sous l'empire d'une émotion profonde. À onze heures, chacun était rentré à bord. John Mangles et l'équipage s'occupaient des derniers préparatifs.

À minuit, les feux furent allumés ; le capitaine donna l'ordre de les pousser activement, et bientôt des torrents de fumée noire se mêlèrent aux brumes de la nuit. Les voiles du *Duncan* avaient été soigneusement renfermées dans l'étui de toile qui servait à les garantir des souillures du charbon, car le vent soufflait du sud-ouest et ne pouvait favoriser la marche du navire.

À deux heures, le *Duncan* commença à frémir sous la trépidation de ses chaudières ; le manomètre marqua une pression de quatre atmosphères ; la vapeur réchauffée siffla par les soupapes ; la marée était étale ; le jour permettait déjà de reconnaître les passes de la Clyde entre les balises et les *biggings* dont les fanaux s'effaçaient peu à peu devant l'aube naissante. Il n'y avait plus qu'à partir.

John Mangles fit prévenir lord Glenarvan, qui monta aussitôt sur le pont.

Bientôt le jusant se fit sentir ; le *Duncan* lança dans les airs de vigoureux coups de sifflet, largua ses amarres, et se dégagea des navires environnants ; l'hélice fut mise en mouvement et poussa le yacht dans le chenal de la rivière.

John n'avait pas pris de pilote ; il connaissait admirablement les passes de la Clyde, et nul pratique n'eût mieux manœuvré à son bord. Le yacht évoluait sur un signe de lui : de la main droite il commandait à la machine ; de la main gauche, au gouvernail, silencieusement et sûrement. Bientôt les dernières usines firent place aux villas élevées çà et là sur les collines riveraines, et les bruits de la ville s'éteignirent dans l'éloignement.

Une heure après le *Duncan* rassa les rochers de Dumbarton ; deux heures plus tard, il était dans le golfe de la Clyde ; à six heures du matin, il doublait le *mull* de Cantyre, sortait du canal du nord, et voguait en plein océan.

## Chapitre VI

### *Le passager de la cabine numéro six*

Pendant cette première journée de navigation, la mer fut assez houleuse, et le vent fraîchit vers le soir ; le *Duncan* était fort secoué ; aussi les dames ne parurent-elles pas sur la dunette ; elles restèrent couchées dans leurs cabines, et firent bien.

Mais le lendemain le vent tourna d'un point ; le capitaine John établit la misaine, la brigantine et le petit hunier ; le *Duncan*, mieux appuyé sur les flots, fut moins sensible aux mouvements de roulis et de tangage. Lady Helena et Mary Grant purent dès l'aube rejoindre sur le pont lord Glenarvan, le major et le capitaine. Le lever du soleil fut magnifique. L'astre du jour, semblable à un disque de métal doré par les procédés Ruolz, sortait de l'océan comme d'un immense bain voltaïque.

Le *Duncan* glissait au milieu d'une irradiation splendide, et l'on eût vraiment dit que ses voiles se tendaient sous l'effort des rayons du soleil.

Les hôtes du yacht assistaient dans une silencieuse contemplation à cette apparition de l'astre radieux.

« Quel admirable spectacle ! dit enfin lady Helena. Voilà le début d'une belle journée. Puisse le vent ne point se montrer contraire et favoriser la marche du *Duncan*.

– Il serait impossible d'en désirer un meilleur, ma chère Helena, répondit lord Glenarvan, et nous n'avons pas à nous plaindre de ce commencement de voyage.

– La traversée sera-t-elle longue, mon cher Edward ?

– C'est au capitaine John de nous répondre, dit Glenarvan. Marchons-nous bien ? Êtes-vous satisfait de votre navire, John ?

– Très satisfait, votre honneur, répliqua John ; c'est un merveilleux bâtiment, et un marin aime à le sentir sous ses pieds. Jamais coque et machine ne furent mieux en rapport ; aussi, vous voyez comme le sillage du yacht est plat, et combien il se dérobe aisément à la vague. Nous marchons à raison de dix-sept milles à l'heure. Si cette rapidité se soutient, nous couperons la ligne dans dix jours, et avant cinq semaines nous aurons doublé le cap Horn.

– Vous entendez, Mary, reprit lady Helena, avant cinq semaines !

– Oui, madame, répondit la jeune fille, j'entends, et mon cœur a battu bien fort aux paroles du capitaine.

– Et cette navigation, miss Mary, demanda lord Glenarvan, comment la supportez-vous ?

– Assez bien, *mylord*, et sans éprouver trop de désagréments. D'ailleurs, je m'y ferai vite.

– Et notre jeune Robert ?

– Oh ! Robert, répondit John Mangles, quand il n'est pas fourré dans la machine, il est juché à la pomme des mâts. Je vous le donne pour un garçon qui se moque du mal de mer. Et tenez ! Le voyez-vous ? »

Sur un geste du capitaine, tous les regards se portèrent vers le mât de misaine, et chacun put apercevoir Robert suspendu aux balancines du petit perroquet à cent pieds en l'air. Mary ne put retenir un mouvement.

« Oh ! Rassurez-vous, miss, dit John Mangles, je réponds de lui, et je vous promets de présenter avant peu un fameux luron au capitaine Grant, car nous le retrouverons, ce digne capitaine !

– Le ciel vous entende, Monsieur John, répondit la jeune fille.

– Ma chère enfant, reprit lord Glenarvan, il y a dans tout ceci quelque chose de providentiel qui doit nous donner bon espoir. Nous n'allons pas, on nous mène. Nous ne cherchons pas, on nous conduit. Et puis, voyez tous ces braves gens enrôlés au service d'une si belle cause. Non seulement nous réussirons dans notre entreprise, mais elle s'accomplira sans difficultés. J'ai promis à lady Helena un voyage d'agrément, et je me trompe fort, ou je tiendrai ma parole.

– Edward, dit lady Glenarvan, vous êtes le meilleur des hommes.

– Non point, mais j'ai le meilleur des équipages sur le meilleur des navires. Est-ce que vous ne l'admirez pas notre *Duncan*, miss Mary ?

– Au contraire, *mylord*, répondit la jeune fille, je l'admire et en véritable connaisseuse.

– Ah ! vraiment !

– J'ai joué tout enfant sur les navires de mon père ; il aurait dû faire de moi un marin, et s'il le fallait, je ne serais peut-être pas embarrassée de prendre un ris ou de tresser une garcette.

– Eh ! Miss, que dites-vous là ? s'écria John Mangles.

– Si vous parlez ainsi, reprit lord Glenarvan, vous allez vous faire un grand ami du capitaine John, car il ne conçoit rien au

monde qui vaille l'état de marin ! Il n'en voit pas d'autre, même pour une femme ! N'est-il pas vrai, John ?

– Sans doute, votre honneur, répondit le jeune capitaine, et j'avoue cependant que miss Grant est mieux à sa place sur la dunette qu'à serrer une voile de perroquet ; mais je n'en suis pas moins flatté de l'entendre parler ainsi.

– Et surtout quand elle admire le *Duncan*, répliqua Glenarvan.

– Qui le mérite bien, répondit John.

– Ma foi, dit lady Helena, puisque vous êtes si fier de votre yacht, vous me donnez envie de le visiter jusqu'à fond de cale, et de voir comment nos braves matelots sont installés dans l'entrepont.

– Admirablement, répondit John ; ils sont là comme chez eux.

– Et ils sont véritablement chez eux, ma chère Helena, répondit lord Glenarvan. Ce yacht est une portion de notre vieille Calédonie ! C'est un morceau détaché du comté de Dumbarton qui vogue par grâce spéciale, de telle sorte que nous n'avons pas quitté notre pays ! Le *Duncan*, c'est le château de Malcolm, et l'océan, c'est le lac Lomond.

– Eh bien, mon cher Edward, faites-nous les honneurs du château, répondit lady Helena.

– À vos ordres, madame, dit Glenarvan, mais auparavant laissez-moi prévenir Olbinett. »

Le steward du yacht était un excellent maître d'hôtel, un écossais qui aurait mérité d'être français pour son importance ; d'ailleurs, remplissant ses fonctions avec zèle et intelligence.

Il se rendit aux ordres de son maître.

« Olbinett, nous allons faire un tour avant déjeuner, dit Glenarvan, comme s'il se fût agi d'une promenade à Tarbet ou au lac Katrine ; j'espère que nous trouverons la table servie à notre retour. »

Olbinett s'inclina gravement.

« Nous accompagnez-vous, major ? dit lady Helena.

– Si vous l'ordonnez, répondit Mac Nabbs.

– Oh ! fit lord Glenarvan, le major est absorbé dans les fumées de son cigare ; il ne faut pas l'en arracher ; car je vous le donne pour un intrépide fumeur, miss Mary. Il fume toujours, même en dormant. »

Le major fit un signe d'assentiment, et les hôtes de lord Glenarvan descendirent dans l'entrepont.

Mac Nabbs, demeuré seul, et causant avec lui-même, selon son habitude, mais sans jamais se contrarier, s'enveloppa de nuages plus épais ; il restait immobile, et regardait à l'arrière le sillage du yacht. Après quelques minutes, d'une muette contemplation, il se retourna et se vit en face d'un nouveau personnage. Si quelque chose avait pu le surprendre, le major eût été surpris de cette rencontre, car ce passager lui était absolument inconnu.

Cet homme grand, sec et maigre, pouvait avoir quarante ans ; il ressemblait à un long clou à grosse tête ; sa tête, en effet, était